

«Séquestrée et contrainte à me prostituer en Suisse»



Photo: galerie d'Ira Gelb.
(CC BY-ND 2.0)

Certaines « filles de joie » essaient d'échapper à la spirale de la prostitution. Tant bien que mal. C'est le cas de Sonia, que nous avons rencontré l'année passée dans le cadre de notre enquête sur la prostitution et ses dangereuses illusions. Aujourd'hui, Sonia n'est plus dans la rue. Elle est sortie de cet enfer et se bat pour ne plus y sombrer à nouveau. Témoignage d'une difficile reconversion.

Il y a un monde où les femmes ne sont pas considérées comme des êtres humains, mais comme de simples objets, presque comme des papiers hygiéniques. « Utilisées » par toutes sortes d'hommes : mariés, célibataires, riches, pauvres, intellos, malades mentaux et autres. Ce monde, c'est celui des maisons closes, aussi appelées bordels. Ces bordels cachent une réalité sociale aussi ancienne qu'invisible. Les maîtresses authentiques de ces corps qui se déshabillent pour de l'argent sont emplies de sentiments et de souffrances; de cauchemars et de rêves, de désirs et d'amour. Elles se retrouvent, parfois malgré elles, dans un monde impitoyable fait de masques, toutes seules. Un monde dans lequel il est beaucoup plus facile d'y entrer que d'en sortir... Mais Sonia a réussi à s'extraire de ce cauchemar et nous raconte son histoire.

« Seule dans la rue, la nuit, avec mon fils de cinq ans »

« Mon cauchemar n'a pas commencé dans un trottoir pour prostituées, mais dans un centre de demandeurs d'asile en Suisse. Un jour, alors que j'étais sur le point de me rendre à

l'hôpital, car j'avais rendez-vous avec le médecin de mon fils de cinq ans qui était malade, je reçois un coup de fil de mon avocat. Il me dit « d'être prête » car à tout moment je risquais d'être expulsée. En effet, l'ambassade de mon pays avait signé un « laissez-passer » : le document permettant mon expulsion de Suisse. Sur le coup, je me suis sentie sonnée, abattue, dépassée par la situation. La nuit tombée, sans réfléchir, j'ai pris mon fils sous le bras et nous sommes partis sans savoir où nous allions nous rendre. Une fois dans la rue, le froid, la fatigue de mon fils qui était convalescent, la peur d'être interpellée par une patrouille de police, tellement de sentiments différents, mélangés en une seule et même nuit, que j'ai songé à me suicider. Mais, le fait d'abandonner mon fils, qui n'avait pas demandé à venir dans ce monde, m'avait dissuadée de commettre l'irréparable ».

« J'aurais pu en tuer un. Je me voyais avec un couteau »

« Alors que ces pensées noires me taraudaient l'esprit, J'ai vu une voiture garée. Un monsieur en sort et me demande ce que nous faisons mon fils et moi en pleine rue, tard dans la nuit. Je lui explique brièvement notre situation et il nous emmène dans un café. Il nous offre à boire et me propose de nous héberger chez lui, le temps qu'il faut. Sans réfléchir, j'accepte. C'est en réalité le début d'un autre calvaire. Ce monsieur va me forcer à me prostituer. Il va aller jusqu'à me menacer de me livrer à la police ou de tuer mon fils, si je n'accepte pas de me prostituer pour lui. Il exige alors que je le lui ramène au moins 2000 francs suisse par jour. Je me retrouve donc séquestrée et contrainte à me prostituer, malgré moi, pour ensuite lui remettre cet argent. Lui, il reste à la maison avec mon fils. Il me dépose les premières nuits « là où ça se passe ». Entre le quartier des Pâquis à Genève et la rue de Genève à Lausanne et même parfois à Zurich.

Je découvre alors l'univers du trottoir, la violence, les agressions par des clients, les vols, la concurrence entre les filles, le déchaînement des passants... Chacune d'entre nous –

les prostituées – garde en mémoire une poignée d'agressions qui lui a marqué le cœur ou la peau. Mais très peu d'entre nous les racontent, ou les dénoncent. La plupart préfèrent se terrer dans le silence. La prostitution, c'est un gigantesque mensonge : la prostituée ment, le client ment. L'ouvrier devient patron et le mari célibataire. Il faut se « livrer à tous », y compris à des malfrats, à des assassins, des drogués et autres. On a envie de leur dire que ce sont des abrutis, mais on est obligées de leur faire des compliments. De devoir supporter ces types, ça me prenait aux tripes. J'aurais pu en tuer un. Je me voyais avec un couteau ».

« Je vis aujourd'hui avec le minimum, mais je suis en accord avec moi-même »

« C'était terrible, je n'en pouvais plus. Je pleurais, j'implorais mon Dieu. Un jour, une dame, Mme Mbog, qui distribuait souvent des préservatifs aux prostituées m'a demandé de lui dire pourquoi je pleure tout le temps. Face à mon hésitation, elle s'est montrée très convaincante et digne de confiance. M'assurant notamment qu'elle dirigeait une ONG, qu'elle pouvait m'aider et qu'elle était là pour ça. Je lui ai alors raconté mon histoire. Elle m'a demandé si mon fils était toujours là-bas, chez le proxénète. La réponse était oui. Elle m'a demandé de rentrer, comme si de rien n'était, tout en prenant mon adresse complète (ou plutôt l'adresse de mon proxénète puisque je vivais chez lui avec mon fils). Mme Mbog est arrivée le lendemain accompagnée de deux autres personnes. Heureusement ou malheureusement, le proxénète était absent. Je ne voulais pas qu'elle appelle la police, car j'avais peur d'être rapatriée. Elle nous a alors amené chez elle en France.

Elle m'a aidé à trouver un logement, mon fils est scolarisé, je travaille et suit une formation en informatique. J'essaie d'oublier cet enfer, mais ce n'est pas facile. Pendant toutes ces années, j'ai vu des psychologues, je suis allée aux

centres pour personnes dépendantes car je buvais pas mal. Mais je trouvais des excuses bidons et racontais des faux problèmes, parce que je ne pouvais pas dire que j'étais une prostituée. En fait, je me rends compte maintenant que je lançais des appels au secours en permanence. Mais les réponses, les aides, on ne les obtient pas, parce qu'on ne peut pas dire l'essentiel. J'ai toujours eu honte de ce passé. Il n'y a personne pour le comprendre, pour le déchiffrer. Mais, Mme Mbog elle est toujours là, bien qu'elle ne puisse pas m'aider en tout, vu qu'elle suit aussi d'autres filles et qu'elle dispose de moyens limités. J'ai eu des problèmes de retards de loyer et j'ai été menacée d'expulsion par le propriétaire de mon logement ; car des gens ont raconté que je menais des activités de prostitution dans mon appartement, alors que je ne recevais jamais personne. J'avais commis l'erreur de parler de mon passé en Suisse à une voisine que je considérais comme une amie. Elle a alors raconté cela aux autres voisines. Tout le quartier sait désormais que j'étais une prostituée. Elle n'a rien compris et c'est très dur à vivre. Je n'aurais jamais imaginé que même le concierge où je vis allait s'en servir pour tenter de me détruire. Certaines croient que j'ai de l'argent, car j'ai été une prostituée en Suisse. Mon passé douloureux dans ce pays me suit jusqu'ici. Tout est un combat. Si on avait de l'argent, on n'irait pas se prostituer. Aujourd'hui, je suis dans une situation très précaire financièrement. Mais je n'y retournerai pas. C'est irréversible. Je réapprends à vivre. Je travaille. Je suis contente de toucher un salaire, même si je gagnais en deux jours ce que je gagne aujourd'hui en deux semaines. Mais je donnais presque tout à mon proxénète, et même si c'était pour moi, je considère ça comme de l'argent sale. Je vis actuellement avec le minimum, mais je suis en accord avec moi-même ».

Propos recueillis par :

FBradley Roland

Membre de la rédaction vaudoise de Voix d'Exils

Lire aussi: « Les dangereuses illusions de la prostitution »,
article publié sur Voix d'Exils le 27.04.2012, en cliquant
[ici](#)